Malamut Élisabeth,
Ouerfelli Mohamed (dir.),
Villes méditerranéennes au Moyen Âge,

Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, Le temps de l'histoire,
2014, 344 p.
ISBN : 978-2-85399-945-8

Cet ouvrage résulte de deux rencontres de chercheurs dont É. Malamut, professeur à l'université d'Aix-Marseille, fut chaque fois l'une des organisatrices : un séminaire à Aix-en-Provence sur la ville méditerranéenne au Moyen Âge (2010-2012) et une table ronde sur « Thessalonique : urbanisation et dynamiques sociales », tenue au Congrès international des études byzantines de Sofia (2011). Cette double origine explique la variété des exemples traités : sur vingt-deux articles, neuf concernent Thessalonique, deux Constantinople et un Famagouste (Chypre), quatre des villes islamiques (dont Cordoue, Pechina-Almeria, Fustāt) et six des villes chrétiennes occidentales (Aix, Naples, Avignon, Marseille). Nous rendrons compte des articles en fonction de cette répartition géographique, susceptible d'intéresser des spécialistes très divers.

L'ouvrage est organisé selon trois thèmes comparatistes richement présentés par É. Malamut dans l'introduction et mêlant chaque fois des civilisations différentes. (p. 5-18). Le premier axe concerne les villes capitales : il évoque surtout deux villes angevines (Aix et Naples) aux côtés de Thessalonique, qui ne releva de ce statut que très fugitivement. Il interroge ainsi les moments d'affirmation et d'éclipse de la fonction de capitale ainsi que les attributs divers qui la constituent, et se demande enfin pourquoi certaines villes peuvent, ou non, en devenir. Le deuxième thème s'intéresse aux facteurs variés de l'urbanisation, en particulier à ses moteurs économiques et au rôle joué par la situation maritime. Toujours en contrepoint de Thessalonique, il fait la part belle aux villes islamiques évoquées. Il interroge aussi l'intégration des minorités dans la société urbaine, à travers les cas de Constantinople et de Marseille. Enfin, le dernier volet de l'ouvrage évoque la ville comme centre religieux et culturel, en confrontant le cas de Thessalonique avec ceux d'Avignon et, encore, de Marseille et Constantinople. Il s'agit de questionner la notion de religion civique et les processus de défense de la foi chrétienne.

Le dossier le plus fourni concerne donc Thessalonique, principalement à la fin du Moyen Âge, époque de loin la mieux documentée. Depuis le livre ancien d'O. Tafrali (*Thessalonique au quatorzième siècle*, Paris, Geuthner, 1913), on manquait sur le sujet d'un ensemble de textes synthétiques en français. Signalons que la métropole de la Grèce du Nord vient de faire aussi l'objet de la publication de la première partie (en six articles) de la table-ronde évoquée, consacrée au vif épisode de tensions du milieu du XIVe siècle (M.-H. Congourdeau (éd.), *Thessalonique au temps des Zélotes (1342-1350)*, Paris, ACHCByz, 2014). Les neuf articles réunis dans le présent volume couvrent des thèmes plus larges et ont l'intérêt d'exposer en français les travaux de cinq chercheurs grecs de l'université thessalonicienne Aristote, pour la plupart traduits de l'anglais par É. Malamut.

Un premier ensemble envisage l'urbanisme et la naissance du culte chrétien à une époque ancienne (IXe-XIIIe siècles). A. Stavridou-Zafraka traite de l'environnement urbain (Xe-XVe siècles). Elle rappelle que Thessalonique fut une capitale impériale sous Galère, au début du IVe siècle : de cet épisode politiquement fugitif, la cité a hérité d'un ample urbanisme. Elle devient la deuxième ville de l'empire byzantin, animée par le culte de son saint patron Dèmètrios, auquel était associé une dynamique foire annuelle. L'auteur renvoie à de nombreuses fouilles archéologiques qui ont fait progresser notre connaissance des églises, cimetières, maisons, ateliers, ainsi que celle de l'agora. A. Timotin évoque les couvents familiaux et saints locaux à la fin du IXe siècle. Les *Vies* d'Euthyme le Jeune et de Théodora de Thessalonique révèlent l'attractivité de la ville à l'échelle de l'ensemble de l'Empire byzantin et témoignent de l'insertion de leurs fondations monastiques et de leurs cultes dans les structures familiales. M. Kaplan décrit l'implantation en ville des monastères du mont Athos du Xe au milieu du XIIIe siècle. Les riches archives des couvents de la presqu'île macédonienne, en particulier celles d'Iviron, montrent qu'ils ne se limitaient pas à écouler à Thessalonique leurs productions agricoles, mais qu'ils y possédaient des maisons, ateliers et boutiques.

Deux articles questionnent la manière dont Thessalonique a pu, au XIVe siècle, endosser à nouveau la fonction de capitale, après le bref précédent du IVe siècle. B. Rochette envisage le pouvoir des despotes, fils de l'empereur, envoyés dans la métropole macédonienne pour gouverner une vaste circonscription. Si ces personnages y sont entourés d'une administration, on ne saurait pour autant faire de la ville la tête d'un territoire autonome par rapport au centre constantinopolitain. Pour que Thessalonique soit une vraie capitale, il faut simplement que le cœur du pouvoir souverain s'y implante. Ce fut le cas au XIIIe siècle, dans le contexte du chaos qui suivit la quatrième croisade de 1204, avec deux éphémères États, l'un latin, l'un grec. Pour le siècle suivant, É. Malamut étudie le pouvoir et l'influence de trois impératrices de Thessalonique : Irène de Montferrat (épouse

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Villes méditerranéennes au Moyen Âge., recensé par Vincent Puech
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'Andronic II), Rita Maria d'Arménie (veuve de Michel IX) et Anne de Savoie (veuve d'Andronic III). Toutes trois d'origine étrangère, elles ne s'installèrent dans la ville que dans des contextes très particuliers de crise politique, mais n'y exercèrent pas moins une véritable autorité impériale, concurrente de celle qui régnait à Constantinople.

Cette fonction politique de Thessalonique a bien sûr imprimé à la ville une marque monumentale. Deux articles débattent de l'identité du fondateur de l'église du prophète Élie, l'un des plus beaux sanctuaires médiévaux, situé à proximité de l'antique basilique Saint-Dèmètrios. On s'accorde sur le fait que cet édifice reprend de façon singulière l'architecture athonite, surtout du fait des trois triconques associées à la croix inscrite à coupole. A. Tantsis considère que cet édifice constitue l'église principale (*katholikon*) du monastère des Saints-Anargyres. Elle aurait été ainsi fondée par l'impératrice Anne de Savoie, donatrice au même établissement de l'ancien palais de Guy de Lusignan, neveu de l'impératrice Rita Maria d'Arménie : c'est dans ce palais qu'Anne aurait fini ses jours sous le nom de moniale Anastasie. De son côté, M. Kambouri-Vamvoukou plaide pour une fondation de l'église du prophète Élie par l'empereur Manuel II, qui fit de Thessalonique sa capitale comme coempereur entre 1382 et 1387 avant de devenir unique souverain de 1391 à 1425. Elle en veut surtout pour preuve la représentation dans l'ample narthex du Massacre des Innocents, censé constituer un écho des premiers rapts d'enfants par les Turcs à l'extrême fin du XIVe siècle, dans le cadre du *devshirme* visant à former de futurs soldats.

Les deux derniers articles sur Thessalonique concernent principalement les questions sociales au XIVe siècle. P. Katsoni envisage l'urbanisation et les déséquilibres sociaux à travers la correspondance du théologien Dèmètrios Kydonès, par ailleurs ministre ou conseiller de plusieurs empereurs. Une telle source épistolaire renseigne avec précision sur des aspects peu connus de la société urbaine byzantine, en particulier sur les rôles respectifs du peuple et des notables formant le conseil (*boulè*). On regrettera simplement dans cet article l'usage incertain du terme de féodalisme, que se refusait à employer O. Tafrali en 1913. Pour sa part, E. Chatziantoniou étudie le rôle politique, social et judiciaire des archevêques. Elle s'inscrit ainsi dans le renouvellement des approches des interventions profanes de l'Église. Le contexte de crise politique et militaire explique certes le rôle de médiation endossé par les archevêques, mais ils s'imposent aussi dans l'atténuation des tensions sociales, en particulier par leur œuvre charitable et leurs jugements.

Une évocation de la ville byzantine pouvait difficilement éluder le cas de Constantinople, tant la capitale offre le visage le mieux connu du monde urbain. Elle fait ici l'objet de deux approches originales de la présence de minorités étrangères. I. Augé considère les Arméniens, dont l'intégration dans l'aristocratie et l'armée byzantines est un fait majeur qui permet de comprendre la puissance orientale de l'empire. En raison de la nature des sources, il est plus difficile d'apprécier leur implantation dans la capitale : on l'aperçoit surtout grâce aux ambassades à vocation religieuse, destinées à exposer les particularités dogmatiques et liturgiques des Arméniens. Le domaine religieux est aussi envisagé par C. Delacroix-Besnier à propos des Dominicains de Constantinople. Mis, à partir de 1228, au service de la politique pontificale, les Frères Prêcheurs réalisent une habile immersion dans la société grecque, qu'ils tentent d'amener au christianisme latin. En raison de leur danger pour l'orthodoxie, ils furent confinés dans le quartier génois de Péra à partir de 1307. Ils n'en jouèrent pas moins un rôle essentiel dans les discussions sur l'Union des Églises latine et grecque et plus largement dans les polémiques théologiques. Grâce à eux, Dèmètrios Kydonès apprit le latin et traduisit en grec la *Somme* de Thomas d'Aquin. La présence des Latins en Orient est aussi évoquée par C. Otten-Froux à propos de Famagouste, port oriental de l'île de Chypre. La fonction commerciale de la ville s'est développée à l'époque des Croisades, surtout à partir de la fin du XIIe siècle, à l'époque du royaume des Lusignan, dont la capitale est Nicosie. L'activité économique s'accroît considérablement à la fin du XIIIe siècle, quand les Francs perdent la Terre sainte. La ville devient le principal emporium chrétien en Méditerranée orientale, pendant près d'un siècle, jusqu'à ce que les Génois, à la suite d'une intervention militaire en 1373-1374, y obtiennent un monopole finalement préjudiciable à son rayonnement commercial.

La ville islamique fait d'abord l'objet des considérations générales de G. Martinez-Gros, fondées sur la notion de processus d'accumulation chez Ibn Khaldûn. Cet article théorique présente un intérêt pour l'ensemble du volume car il expose l'idée khaldûnienne que toute ville naît comme capitale d'un État : cet axiome peut être testé à propos des divers exemples envisagés. Selon ce schéma, la levée de l'impôt permet le développement des diverses fonctions de la ville, métiers variés et activités intellectuelles. Ibn Khaldûn pense aussi la survie éventuelle d'une capitale à la dynastie qui l'a fondée : une ville peut connaître une limite à son expansion, par excès de population et de richesse, elle peut aussi bénéficier plus vertueusement de l'accumulation d'activités ainsi engendrée. Cordoue, grande capitale omeyyade d'Occident entre le VIIIe et le XIe siècle, est étudiée par

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Villes méditerranéennes au Moyen Âge., recensé par Vincent Puech
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ch. Mazzoli-Guintard jusqu'au XIIIe siècle au sujet de son alimentation en eau, un aspect crucial pour la survie urbaine. L'auteur illustre en ce domaine la théorie khaldûnienne en mettant en valeur l'origine étatique des grands équipements alimentant palais, mosquées et fontaines publiques. Mais elle montre que l'initiative privée s'est ajoutée à ce réseau en aménageant puits ou citernes destinés à la maison ou au quartier. Ch. Picard rappelle que si Almeria ne fut pas à l'origine une capitale, elle est bien née de la volonté des émirs omeyyades de Cordoue de disposer d'un port méditerranéen au IXe siècle pour contrer d'éventuels nouveaux raids vikings. Le schéma d'Ibn Khaldûn est ici quelque peu bousculé par la fondation, par des acteurs locaux mozarabes, de la voisine Pechina, que le nouveau califat, soucieux de créer une puissante base navale récupérera à partir de 931. La destruction de Pechina par les Fatimides en 954 redonne à Almeria la première place au sein d'un développement portuaire qui ne fut donc pas linéaire. Le dernier article sur la ville islamique concerne Fustāt, capitale antérieure à la fondation du Caire en 969, mais aussi Palerme – toutes deux considérées aux XIVe et XVe siècles, quand la documentation est abondante. Fustāt est toute proche de la capitale des Mamelouks d'Égypte, tandis que Palerme est la capitale du royaume aragonais de Sicile. M. Ouerfelli y compare l'organisation spatiale et les répercussions de l'industrie du sucre sur le paysage urbain : à Palerme elle est en effet un héritage de l'époque musulmane (IXe-XIe siècles). La théorie khaldûnienne se vérifie ici assez bien : si l'impulsion initiale fut étatique, le relais fut largement pris par l'entreprise privée et la concentration de l'activité dans de grosses sucreries entraîna de multiples nuisances – un exemple des limites du développement urbain.

Comme la ville islamique, la ville chrétienne occidentale se signale d'abord par son rôle de capitale. Deux articles comparent en premier lieu les capitales des Angevins. N. Coulet évoque le cas d'Aix, qui hérite cette fonction d'un choix tardif de résidence des comtes de Provence de la maison de Barcelone. Après son mariage avec l'héritière de cette lignée au milieu du XIIIe siècle, Charles Ier d'Anjou renforce l'administration aixoise, surtout marquée par la présence d'une chambre des comptes. Lors de cette période, la ville connaît un doublement de sa superficie bâtie. Mais elle bénéficie encore plus significativement de la transformation en nécropole royale de l'église Saint-Jean des Hospitaliers, un choix là encore hérité du dernier comte catalan et qui fixe dans la pierre une présence politique toujours susceptible de migrer. Car la principale capitale angevine fut bien sûr Naples, à la tête du royaume de Sicile, acquis par Charles Ier par la grâce du pape et par sa victoire sur les Hohenstaufen en 1266. Aix est alors reléguée au second plan, mais elle bénéficie d'une autonomie administrative pour la direction de la Provence. De son côté, la réussite de Naples angevine étudiée par G. Vitolo se fonde sur la capacité à amalgamer les éléments français et locaux. Ce phénomène s'observe sur le plan religieux avec l'architecture et les cultes de la cathédrale, et du point de vue politique avec l'intégration de la noblesse napolitaine dans l'administration royale. La bourgeoisie et le peuple n'en acquirent pas moins un rôle important dans les institutions urbaines telles que les hôpitaux ou les conseils représentatifs élus en période de crise. La troisième capitale envisagée pour cette partie de la Méditerranée n'est autre que l'Avignon des papes dans la première moitié du XIVe siècle. Notons que dès 1303, quelques années avant l'installation du pape Clément V en 1309, Avignon abritait l'université du comté de Provence, une fonction qui échappait donc à Aix. Ch. Gadrat-Ouerfelli évoque ici Avignon comme porte pour l'Orient, c'est-à-dire dans son rôle d'organisation de l'activité missionnaire. La ville bénéficiait bien sûr de l'intense vie intellectuelle patronnée par les papes. Il s'y développe non seulement une expertise des mondes orientaux à évangéliser, mais aussi un véritable enseignement, par des savants venus de ces contrées, de langues orientales très diverses (hébreu, arabe, syriaque, grec, arménien).

Les trois derniers articles portent sur Marseille, dont Th. Pécout se demande d'abord pourquoi elle ne fut jamais capitale. Sur le plan religieux, malgré le prestige de l'abbaye Saint-Victor, elle n'égala jamais le siège métropolitain d'Arles, hérité de l'Antiquité, et assista à la promotion d'Avignon par la papauté. Du point de vue politique, on l'a vu, le comté de Provence était dirigé par Aix, et Marseille a été intégrée dans le puissant État angevin : ses princes n'y résidèrent parfois que pour son importance portuaire. La grande réussite de Marseille fut bien sûr commerciale, à l'échelle de l'ensemble de la Méditerranée, mais ce dynamisme économique ne généra pas l'existence d'une république maritime à l'italienne, en raison des facteurs évoqués. L'attractivité de Marseille n'en était pas moins certaine comme le montrent les deux autres articles. D. Nebbiai étudie le cas du médecin et théologien catalan Arnaud de Villeneuve entre 1304 et 1310. De passage à Marseille, il y trouve un climat favorable à ses activités, d'abord avec le scriptorium de l'abbaye Saint-Victor, où il fait copier son *Commentaire sur l'Apocalypse*. Il semble que c'est à Marseille qu'il destina à des moines du mont Athos la traduction grecque d'un ouvrage rédigé en catalan. L'implantation en ville des ordres mendiants lui inspire des discours réformateurs proches des idées des Franciscains. Son parcours montre enfin

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Villes méditerranéennes au Moyen Âge., recensé par Vincent Puech
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

que la présence pontificale à Avignon a pu avoir des retombées positives pour Marseille. Ce dynamisme intellectuel du port provençal se trouvait bien sûr associé à un rôle économique qui attirait des populations diverses. J. Sibon considère ainsi l'insertion et le rayonnement des élites juives de Marseille au XIVe siècle. La communauté juive représentait sans doute 10% de la population de la ville mais ses notables sont les mieux connus. Ils sont placés sous la protection du comte angevin, ce qui montre que Marseille bénéficiait aussi de ce pouvoir princier. Car les juifs y jouent un rôle très actif dans le commerce à longue distance. Le cas de Marseille témoigne du partage entre chrétiens et juifs d'une éthique économique commune, par exemple au sujet de la valeur des biens ou de l'usure.

Les spécialistes des diverses civilisations méditerranéennes médiévales trouveront donc dans ce volume de nombreuses données érudites, chacun dans leur domaine. Cet ouvrage possède aussi un indéniable intérêt comparatiste. Comme le dit É. Malamut, « la question sous-jacente [est] celle de la spécificité de la ville méditerranéenne » (p. 6). Des éléments de réponse à ce problème sont esquissés, ne serait-ce qu'à partir des idées de l'un des plus perspicaces théoriciens de l'histoire méditerranéenne, Ibn Khaldûn. La ville présentée ici est bien souvent une capitale liée aux puissantes constructions étatiques méditerranéennes, Empire byzantin, califats omeyyade et fatimide, royaume angevin et même la papauté. En dehors de ces capitales politiques aux fonctions toujours multiples s'affirment les ports commerciaux de Thessalonique, Famagouste, Pechina-Almeria et Marseille. Mais l'unité de la Méditerranée provient sans doute des relations entretenues entre elles par ces villes. L'un des apports de ce livre consiste en la mise en valeur du XIVe siècle – l'époque d'Ibn Khaldûn – comme un fructueux moment des échanges de tous ordres entre les grands pôles étudiés. Avant l'ouverture des espaces caractérisant le XVe siècle, on assiste sans doute à l'un des apogées du monde méditerranéen.

Vincent Puech
Laboratoire DYPAC/UVSQ

Bon-à-tirer

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Villes méditerranéennes au Moyen Âge., recensé par Vincent Puech
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net